

Le passage du poète

Autor(en): **Cornuz, Jeanlouis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1982)**

Heft 633

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1012996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comprend rien. Donc on confie le grave problème du stockage de ces déchets à des gens qui ne sont même pas foutus d'envoyer leur courrier...

Ou qui mentent. Ce petit incident, c'est toute la CEDRA: l'impression de sérieux, de crédible, de technique, voire de scientifique et derrière cette façade... vous avez le choix: c'est le plus parfait désordre (et les lettres ne partent pas) ou la tromperie au plus haut niveau.

Les méthodes de propagande commerciale ont repris de plus belle dans la presse (avec vos sous). On y apprend que les plus grands experts collaborent avec la CEDRA: l'Institut d'hydrogéologie de l'Université de Neuchâtel et un institut du Poly à Zurich. «La lotion biomachin du Docteur Tartempion fera repousser vos cheveux.» Vous connaissez.

Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit: faire croire aux gens qu'avec quelques D^r Prof. etc... on résoudra la quadrature du cercle. La loi est claire: en 1985, démonstration doit être faite que des stockages sûrs, définitifs, etc... sont possibles, sinon on met en panne toutes les centrales¹. Dura lex, sed lex: mes frères antinucléaires, vous pouvez vous démobiliser; le 1^{er} janvier 1986, plus une centrale

ne fonctionne, parce que cette démonstration est tout simplement impossible.

Seulement voilà, les électriciens insistent lourdement pour construire Kaiseraugst. C'est curieux, ces producteurs qui veulent mettre en chantier une usine qu'ils ne pourront certainement pas terminer. On devrait leur retirer la gestion de notre politique énergétique.

Et la CEDRA met sa technique à la disposition de cette mauvaise cause: faire croire que cette démonstration est possible, tout en sachant que les producteurs d'électricité se moquent de cette démonstration comme de colin tampon. Et par-dessus le marché, ils voudraient être crédibles. De la mesure, Messieurs, de la mesure... Heureusement, parfois la dorure craque, et les fissures laissent apparaître le bluff, la propagande et le mensonge.

M. B.

¹ Dans ces colonnes (DP 618, 17.12.1981), nous avons déjà montré que la CEDRA tente déjà d'éluder l'importance du délai de 1985 («Déchets radioactifs: la CEDRA amuse la galerie»).

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Le passage du poète

Mort de Gilles.

C'est une bonne part de notre jeunesse, de notre espérance contre tout espoir, qui s'en va avec lui.

De la revue *Traits*, patronnée par Edmond Gilliard, on a pu dire que ç'avait été la seule revue anti-fasciste de Suisse romande.

Que dire alors du *Coup de Soleil*? Où pendant les

trois ou quatre plus sombres années de ce vingtième siècle, on pouvait aller reprendre confiance, entendre ce que beaucoup pensaient, mais n'osaient ou ne pouvaient pas dire?

Et plus tard.

Le mouvement de l'Aide au Vietnam avait organisé une soirée de gala et pour cela fait venir une troupe pour jouer le *V comme Vietnam* d'Armand Gatti. Sans craindre de se compromettre, il avait accepté de présenter la pièce. Je le revois grimpa sur scène, un presque vieillard déjà, et pourtant incroyablement jeune, disant quelques mots très simples, mais avec un tel élan, une telle générosité

que soudain chacun s'était senti soulevé au-dessus de lui-même, et terminant son allocution en tendant en l'air ses deux bras écartés, comme Churchill des années plus tôt: «V comme Vietnam!»

Et plus tard encore, l'année passée: j'avais été le voir avec son neveu à l'hôpital de Vevey. Et là de nouveau, c'était lui le malade, qui nous avait fait rire et nous avait réconfortés en nous racontant à sa façon inimitable l'une de ses histoires:

Le dernier descendant de la famille impériale autrichienne, Otto von Habsburg, avait acquis à Begnins, à moins que ce ne fût à Vich, une propriété. Et de dépêcher son secrétaire: gilet rayé, chapeau melon, guêtres, etc., pour prendre contact avec les autorités. Lequel s'entendit dire que le syndic était dans sa cave. Descendant dans la cave et trouvant son homme en bras de chemise, occupé à mettre en bouteilles. Tirant de sa poche un papier et lisant un petit discours que le prince avait rédigé, afin de présenter ses civilités. Et le syndic s'interrompant dans son travail: «Vous donnerez bien le bonjour à Monsieur Otto! Et vous lui direz que s'il ne vient pas emmerder par ici, c'est pas nous qui allons l'emmerder!»

On aimerait connaître la réaction de l'altesse, à l'ouïe de cette réponse, quoi qu'on puisse en penser toute empreinte de dignité!

«Laisse-moi rêver à croire que nous reverrons, dans un dernier éclair, des images de notre enfance, le tendre visage d'une mère penché sur un berceau, la première neige, notre premier amour. Peut-être les flèches de Chartres se profileront-elles encore une fois sur cet horizon vacillant, comme les pierres sacrées qui rêvent sous le ciel de Delphes, tandis que s'éteindront les derniers bruits de la terre, la chanson d'une petite fille, la sirène d'un bateau, une douce voix de femme, une voix aimée et déjà lointaine...» (*Mon Demi-Siècle et demi*, 1969.)

J. C.